

Bushra Khalfan
Dilshad: Hungry and Sated
دلشاد، سيرة الجوع والشبع
Translation by Noémie Coppey (French)

DILSHAD: RÉCIT DE LA FAIM ET DE LA SATIÉTÉ

Dilshad

Nous étions tous les quatre sans père, car même Abdel Rassoul, le père d'Issa, de Hussein et de Nouria, nous ne le connaissions qu'à travers les récits de nos mères. Ma Halima nous avait raconté, alors que nous étions agglutinés autour de son feu où elle faisait cuire dans un maximum d'eau un minimum de poisson, qu'il était parti à Gwadar pour rendre visite à sa mère, et qu'il n'était jamais rentré à Mascate.

Mais Abdel Rassoul, même absent, continuait d'être utile : quand Ma Halima voulait interdire à Issa et Hussein de suivre les garnements qui dérobaient les œufs du poulailler de Ma Hamida dans le quartier de Rawiya ou volaient les boulettes de fromage de Khatoun Ahmed à Zadjal, elle les menaçait, surtout si les plaintes des gens continuaient, d'un : « Haji Gambar va bientôt à Gwadar, il va tout raconter à votre père, vous n'êtes pas prêts d'oublier la leçon que vous allez recevoir. » Cette menace nous effrayait tous, même si nous ne connaissions aucun homme nommé Haji Gambar, ni dans notre quartier ni dans les quartiers voisins.

À Nouria, qui voulait tant le voir, Ma Halima disait d'être patiente, et quand elle la questionnait à son sujet, elle lui répondait qu'il était plus beau que Sohrab¹, qu'il était le plus imposant de tous les hommes de la terre, qu'il était si fort qu'il pouvait porter les montagnes de Mascate sur ses épaules, qu'il était très courageux et capable de combattre une armée entière à lui tout seul, qu'il reviendrait un jour et lui apporterait des perles, un miroir et des fils de couleur.

Quant à mon père à moi, il n'apparaissait que dans les colères de ma mère, quand elle se mettait à jurer contre moi, contre le monde et contre cette enflure à qui son père l'avait mariée pour la mettre à l'abri. Il l'avait engrossée et était mort, la laissant sans protection et avec une bouche à nourrir, l'obligeant à lutter pour survivre.

¹ Personnage fictif du *Livre des Rois*, composé en persan au début du XI^e siècle par le poète Ferdowsi. Sohrab est tué par son propre père lors d'un combat, alors qu'ils ignorent tous les deux l'identité l'un de l'autre.

C'est ainsi que nous furent tous les quatre élevés par des pères absents et des mères bien là, avec leurs qualités et leurs défauts, nous procurant le peu de nourriture qui nous préservait de la mort ou la reportait à plus tard.

La cahute de Ma Zouleikha était faite, comme les autres cahutes du quartier, de branches de palmier pleines d'interstices comblés de terre séchée. Nous nous retranchions à l'intérieur quand le vent rafraîchissait Mascate, et nous sortions sous l'auvent construit devant la cahute quand les grosses chaleurs la rendait étouffante.

De la cahute émanaient des odeurs d'un peu tout, à commencer par celle de nos corps, suivie de celle du poisson répandue par l'eau du bouillon, les odeurs de détritits qui jouxtaient les cahutes, et les effluves des restes de nourriture que les habitants de la palmeraie brûlaient pour nourrir leurs bœufs dans les fermes voisines. Le vent les soulevait quand il soufflait du côté de la mer.

Mais cette cahute, aussi petite fût-elle, était assez grande pour nos corps comprimés, nous les trois garçons d'un côté, et Nouria qui dormait entre Ma Halima et Ma Zouleikha de l'autre.

Tout le monde se réveillait bien avant l'aube. Nous savions, avant même d'ouvrir les yeux, quelles occupations nous attendaient pour la journée, et nous nous y attelions le ventre vide, à moitié aveuglés par nos paupières chassieuses tout juste entrouvertes.

Issa faisait le porteur au marché, il quittait le quartier aux aurores et ne rentrait qu'après la prière de l'après-midi. Hussein ramassait les détritits : avant l'aube il faisait le tour des quartiers du creux de la vallée, collectant les ordures et les restes de poissons jetés derrière les cahutes, puis il disparaissait dans le fond de la vallée en tirant sa charrette en bois loin entre les montagnes, où il allait jeter son chargement avant de rentrer.

Quant à moi, le plus jeune, j'étais chargé par Ma Halima de distribuer le lait de vache qu'elle achetait aux Banyans et faisait bouillir dans une énorme marmite, pour ensuite le vendre aux riches familles de Mascate dans le quartier de Waljat, de l'autre côté des remparts.

Je ne récoltais pas l'argent de ce que je distribuais, c'était Issa qui faisait le tour des maisons une fois par mois et prenait les *baisas*² convenues en échange du lait, lui qui était plus grand et plus fort, que

² Aujourd'hui, un rial omanais équivaut à mille *baisas* (soit un un peu plus de deux euros)

personne n'oserait attaquer ou voler, tandis que moi j'étais petit et faible, on pouvait facilement me coincer – c'est du moins comme ça que Ma Halima m'avait présenté les choses.

Nouria avait mon âge et faisait ma taille, elle m'accompagnait parfois chez les gens de Waljat. Nous passions tout le trajet à rire, à jouer et à espionner les autres cabanes et cahutes en bordure de la vallée. Quand nous rentrions, dans la matinée, sa mère l'envoyait chercher de l'eau aux puits situés plus haut, ou lui apprenait à préparer les boulettes de fromage et à broder le motif *balwar* typiquement baloutchi, ou encore l'asseyait entre ses jambes et brossait ses longs cheveux. Moi, je faisais ce que Nouria faisait, je l'accompagnais, je l'aidais à racler le fond du puits pour en remonter un peu d'eau, ou bien je m'asseyais à ses côtés à l'ombre de la cahute et roulais avec elle les boulettes de fromage, que nous posions ensuite au soleil pour qu'elles sèchent. Je restais à proximité pour les surveiller attentivement, car je craignais une attaque des chats du quartier. D'autres fois, je m'amusais à démêler avec elle les fils à broder, ou bien je m'asseyais pour observer Ma Halima qui inspectait, brossait et tressait les cheveux de Nouria assise entre ses jambes.

Quand tout ça m'ennuyait, j'allais à la palmeraie, seul. Je me frayais un chemin entre les touffes de luzerne et restais allongé là, à contempler le balancement des branches de palmiers. Sous l'effet de la chaleur, je me mettais à rêver de dattes fraîches. Mais jamais je n'aurais osé grimper à l'un des palmiers ni piquer les dattes d'une grappe, car les yeux des *bayadir* qui travaillaient dans la palmeraie étaient partout, et leurs mains semblables aux troncs des palmiers ne pardonnaient à personne.

J'étais un garçon fort, agile, toujours prêt à faire ce qu'on me demandait et, parce que j'avais peur de Ma Halima, je ne parlais jamais de ma faim. Je considérais même cette morsure dans mon ventre comme une chose naturelle, au même titre que l'obscurité, les poux, ou l'odeur des ordures, et trouvais amusants les vertiges qui me prenaient parfois quand une journée entière passait sans que je trouve à manger. Tel un somnambule je ne me sentais ni ici ni là-bas, comme si je n'étais nulle part.

Quand les vapeurs de la faim me montaient à la tête et me voilaient le monde, cette morsure déclenchait chez moi un rire à me rouler par terre sur les cailloux de la vallée dont je ne ressentais même pas la chaleur. Et les rares fois où nous mangions assez pour être rassasiés, ou ne serait-ce qu'à moitié, nous nous tortillions le ventre, pleins de gaz et de bile.

Ma Halima était agacée par mon rire, qu'elle considérait de mauvais présage, surtout s'il durait longtemps ou si j'avais mangé quelques dattes le matin, car elle semblait penser que le simple fait d'avoir faim pouvait à lui seul être une cause recevable du rire. Mais mon rire n'avait pas besoin de cause. Parfois d'ailleurs, quand je revenais avec les récipients de lait vides, je m'allongeais sur le dos,

au cœur du sillon de la vallée, et me trouvais pris de secousses de rire qui n'avaient d'autres motifs que l'entrechoquement des récipients en métal les uns contre les autres. Ce bruit perçant ressemblait à celui de mes entrailles lorsque j'étais profondément affamé. Parfois, je titubais de rire aux abords de la palmeraie rien qu'à suivre le mouvement d'une stupide guêpe qui ne s'arrêtait jamais d'agiter les ailes et de se dissimuler entre les touffes de luzerne.

Les choses me faisaient facilement rire, surtout celles que je ne comprenais pas vraiment. Même quand Ma Halima me frappait aux omoplates parce que j'avais ri dans un contexte inapproprié, je continuais à rire. Les coups pouvaient pleuvoir encore plus fort, cela ne m'arrêtait pas, et parfois même mon rire se transformait en larmes.

Je grandis et me mis, je crois, à manger plus que trois dattes le matin. Alors mes mères me demandèrent de quitter la cahute, elles dirent que j'étais devenu grand et homme, que la cahute n'était plus assez large pour moi. Je regardai Issa et Hussein, qui étaient plus grands que moi, mais à qui on ne demandait pas de partir. Et je sortis.

Avant, sur les hauteurs au-dessus du quartier, une famille vivait dans une grotte. On les nommait « les enfants des falaises ». Puis ceux-ci avaient quitté la grotte pour venir s'installer dans la cahute de ma mère après sa mort, et j'aurais eu beau essayer de les en faire partir, je n'y serais pas arrivé, car ils étaient quatre – deux enfants, leur mère et leur père – et moi, je n'arrivais pas à la ceinture de leur père. Je leur laissai donc la cahute, sans même essayer de leur demander qu'ils me rendent le coffre en bois de ma mère.

Ne trouvant nulle part où aller, je proposai à Darmadaas, le gardien du temple des Banyans, de garder les vaches de l'étable du temple et d'enlever leurs bouses, contre le droit de dormir parmi elles. Il hésita un moment puis accepta – je crois que Ma Halima lui en avait touché un mot.

L'étable des Banyans se situait en bordure du quartier Rawiya, qui n'était pas loin du temple hindou, à deux-cents pas environ. Chaque matin, Darmadaas venait s'assurer que les vaches se portaient bien, puis il disparaissait dans le temple pour vaquer aux tâches qui l'attendaient : nettoyer le lieu, présenter les offrandes à Visnu et Shiva et veiller que les colliers de jasmins que les visiteurs avaient accrochés à leurs cous ne soient pas fanés.

Les vaches aussi me faisaient rire, avec leurs meuglements et leurs yeux qui m'observaient longuement avec langueur et indifférence. Darmadaas lui-même me faisait rire avec ses vêtements étranges et son pagne qu'il nouait et ajustait d'une manière qui m'était incompréhensible. Cela le

contrariait, mais il avait malgré tout fini par m'accepter. Il m'avait averti que mon rire pourrait un jour me tuer, ce à quoi je n'avais fait que rire de plus belle, à l'idée que je puisse mourir d'une crise d'hilarité. Je m'étais roulé de rire sur le sol de l'étable, me vautrant dans le fourrage des vaches.

Je continuais de me rendre à la cahute et de jouer avec Issa, Hussein et Nouria, et Ma Halima continuait de me chasser. Mais le choléra arriva et emporta avec lui Nouria, Hussein et leur grand-mère Ma Zouleikha.

On disait qu'il était venu d'Inde par la mer, et que le sultan avait interdit aux marins et aux passagers des bateaux de mettre pied à terre, et à quiconque d'entrer ou sortir de Mascate. Mais le choléra se fichait de tout cela, il trouva son chemin jusqu'à notre quartier dissimulé entre les montagnes, fit de nombreuses victimes chez nous et à Mascate puis partit, nous laissant la charge de creuser de nouvelles tombes et de nettoyer la cahute du vomis de Nouria, Hussein et Ma Zouleikha.

Je ne compris absolument pas pourquoi il ne nous avait pas emportés nous, qui peinâmes après eux, alors que nous étions à leurs côtés, dans le même quartier, dans cette même cahute misérable, à boire la même eau et à déféquer comme eux à l'aube au creux de la vallée.

Je ne compris pas pourquoi il avait emporté Nouria qui m'accompagnait partout, partageait tout avec moi, et comptait sur moi pour s'acquitter de toutes ses petites tâches.

Je ne compris pas pourquoi il avait emporté Ma Zouleikha qui me racontait des histoires étranges à propos d'un pays lointain qu'elle appelait la Terre des courageux Chevaliers – ou parfois Makran – et à propos de Janjal Janjanaan aux sept lions et sept frères.

Pourquoi avait-il emporté Hussein, qui me portait sur son dos quand j'étais petit, m'emmenait en courant vers les palmiers, rentrait avec moi en sautillant sur les cailloux de la vallée pour me faire rire, et m'apprenait à glisser avec les moutons sur les rochers des montagnes sans me casser une jambe ?

Pourquoi la fièvre les avait-elle emportés eux, et avait-elle laissé Issa et Ma Halima pleurer pendant de nombreux jours ? Pourquoi ne m'avait-elle pas emporté moi ? Moi qui n'avais pas de mère pour me pleurer, ni de famille à qui manquer, ni de compagnie, à part Darmadaas et ses vaches.

L'étable des Banyans me paraissait de plus en plus exigüe, l'odeur de bouse et la tristesse me donnaient l'impression d'étouffer. Mais au bout de quelques jours, Ma Halima vint et me demanda de retourner à la cahute : ce monde était devenu plus oppressant qu'elle ne pouvait le supporter, sa

cahute lui paraissait désormais trop grande, et Issa avait par ailleurs besoin d'un frère sur qui s'appuyer et avec qui partager le travail, la faim et la douleur.

Je n'étais pas aussi grand qu'Issa, ni aussi fort, mais mon dos supportait les lourdes charges des bouses des vaches de Darmadaas. L'odeur de ces bouses se déplaçaient cependant avec moi où que j'aille et, chaque fois que j'entrais dans sa cahute, Ma Halima se couvrait la bouche et le nez de sa *waggaya* et me lançait une série d'injures. Elle m'ordonnait sans cesse de me laver, au moins une fois par semaine à Tawi Al-Zabaadiya. Je n'aimais pas beaucoup l'eau et ne sentais rien sur moi qui eût nécessité cela. Mais, voulant épargner à Ma Halima mon odeur, je demandai à Issa de travailler avec lui comme porteur au marché à l'extérieur des remparts et laissai l'étable des vaches et leur odeur à Darmadaas.

Ma Halima

J'étais enceinte de Nouria quand Abdel Rassoul décida de se rendre à Gwadar pour rendre visite à sa mère. Il me dit qu'il l'avait vue pleurer en rêve, et qu'il sentait en lui qu'elle était malade. Je fis un geste en direction de mon ventre, mais il l'ignora. Quand j'insistai pour qu'il reste, il me dit qu'il ne serait pas long, que si les choses lui semblaient aller pour le mieux il reviendrait nous chercher pour nous emmener tous là-bas avec lui, au pays, au Baloutchistan, et que si la situation ne présageait rien de bon, il ramènerait sa mère et qu'elle viendrait vivre avec nous, à Mascate, ici dans cette cahute.

Je ne me souvenais plus de notre arrivée à Mascate, mais ma mère se rappelait, c'est elle qui m'avait raconté comment mon père avait intégré l'armée au début du règne du Sultan Tourki Bin Saïd, comment le bateau nous avait emmenés de Gwadar à Mascate, comment nous avions traversé une tempête qui avait failli renverser le bateau et noyer tout ceux à bord, comment je n'avais pas pleuré durant toute la tempête et avais même plongé dans un sommeil tranquille, attendant que le vent se calme et que les vagues s'apaisent pour me remettre à crier.

Ma mère me raconta que mon père, au bout d'un an à peine, était parti à la guerre avec le Sultan et n'en était pas revenu. Comme d'autres femmes, elle avait dû se remarier et avait épousé Rajab Dad Allah.

En grandissant, je m'étais donc retrouvée à vivre dans cette cahute avec Rajab Dad Allah et ma mère Zouleikha, qui m'avait ensuite donné un petit frère, appelé Ghoulam.

Quelques jours après le départ d'Abdel Rassoul, le choléra se répandit à Mascate. On dit qu'il était venu de Gwadar par la mer et qu'il avait presque tué tous les Baloutchis de Makran. Je compris alors qu'Abdel Rassoul ne reviendrait pas.

Beaucoup moururent dans les quartiers de Mascate, à l'intérieur et à l'extérieur des remparts. Surtout à l'extérieur. J'en connaissais certains. Douchambia Soumar et Ahmed Lal Bakhache du quartier de Zadjal. Nasrouh Bint Saïd et Salmin Bin Mohammed du quartier de Rawiya. Charifa Dalouch, son fils Lal Bakhach et Mohammed Ghoulam Hassan du quartier de Loughane. Salim bin Nasir et Mounira Hassan du quartier d'Ajam. Et beaucoup, beaucoup d'autres que je connaissais de nom. Mais le choléra ne s'approcha pas de notre cahute, et nous en sortîmes tous vivants, bien que l'odeur de vomis et de diarrhées persistât dans les grottes des vallées de Mascate et dans ses montagnes pendant de nombreux mois.

J'étais une jeune femme forte. Les hommes que je croisais en allant chercher l'eau ou en visitant les quartiers voisins disaient que j'étais jolie, mais je ne prêtai ni attention à ceux qui rencontraient mon chemin ni à ceux qui venaient demander ma main.

Ma mère dit qu'il était nécessaire que je me remarie et que mes enfants aient un père, mais il me semblait impossible qu'il y eût quelque part un homme capable de chérir mes enfants plus que leur père.

Je lui dis, je vais élever mes enfants seule et travailler dur pour eux avec l'aide de Dieu, sans avoir besoin d'aucun homme.

Ce fut ainsi. Pendant les années qui suivirent, Issa, Hussein et Nouria grandirent, Rajab Dad Allah mourut dans son lit, mon frère Ghoulam intégra l'armée du Sultan Fayssal, puis nous arriva la nouvelle de son décès lors de la guerre à Al-Batina, et ma mère le pleura tant et tant qu'elle en devint aveugle.

Quant à moi, je ne m'arrêtais pas un seul instant de travailler dur, exécutant toutes les corvées. J'usai la peau de mes pieds de jeune fille sur les cailloux de la vallée, pour aller chercher l'eau à Tawi al- Nil et la distribuer ensuite dans les quartiers où les femmes ne sortaient pas pour ce genre de tâche. Je transformais le lait des vaches des Banyans en desserts et fromages. Je brodais les vêtements de mariage. J'accomplissais toutes les corvées, petites et grandes, pour lesquelles on pouvait louer mes services. Tout ça, rien que pour nous procurer les haillons dont nous nous habillions et les quelques bouchées qui nous retenaient de mourir, et pour qu'aucun homme ne pense que j'avais besoin d'un père pour mes enfants. Et parce qu'Abdel Rassoul était parti chez sa mère, oubliant les petites bouches affamées qu'il avait semées dans mon ventre.

Nouria avait dix ans, peut-être onze, quand je vis ce regard dans l'œil de Dilshad, un regard qui n'avait plus rien de l'enfance. Je lui demandai alors de quitter la cahute.

Voyant qu'il ne trouvait nulle part où s'abriter, j'allai voir Darmadaas et l'implorai de le prendre avec lui, de lui confier ses vaches et de l'héberger dans l'étable – dont Dilshad prendrait soin – en échange de ses services.

Dilshad continua de nous rendre visite alors même que je le criblais d'injures et le chassais : il se cachait pendant deux jours puis revenait. Il avait plusieurs vies, comme les chats. Il surmonta la tristesse et la deuxième épidémie de choléra, qui arriva cette fois par les bateaux venus d'Inde. Nouria, Hussein et Ma Zouleikha, eux, ne survécurent pas.

Même si je n'aimais pas évoquer ces jours-là, ils me revenaient parfois dans mon sommeil : je voyais Nouria gigoter pleine de fièvre comme un poisson entre les mains d'un malheureux pêcheur et vomir sans cesse une eau jaunâtre. Je pouvais sentir, même en dormant, l'odeur du vomis et des excréments liquides, puis je voyais ses yeux – ah Nouria prunelle de mes yeux, Nouria aux yeux desséchés – qui m'implorait de l'aider et me sortaient du sommeil.

Je ne savais que faire, je lui donnais à boire mais l'eau ne restait pas un seul instant dans son ventre. Le peu de chair qu'elle avait disparaissait rapidement, sa peau séchait, durcissait et se fissurait, sa blancheur devenait bleue. Elle se mit à pousser des cris intenses de douleur, je me tenais à ses côtés, impuissante et désarmée, ne sachant comment la soulager. Heureusement, cette torture dura à peine deux jours, elle mourut et Ma Zouleikha la suivit au bout de quelques heures.

Je demandai à Issa de quitter la cahute avec Hussein et Dilshad et de ne pas revenir. Il me demanda, où puis-je aller, je lui répondis, emmène-les dans la montagne, restez là-bas et ne vous approchez de personne. Ne revenez pas ici, leur dis-je encore, attendez que je vienne moi-même vous voir.

Mais ils revinrent au bout de deux jours, Issa portant sur ses épaules le corps de son frère, la poitrine déjà souillée de terre et de vomis. Nous l'enterrâmes près de sa sœur et de sa grand-mère.

Depuis ma cahute, je me mis à suivre le recul progressif du malheur et de la maladie à Mascate, tandis qu'Issa se mit à aller et venir comme un fou entre le quartier et le cimetière, et que Dilshad retourna à l'étable. Je ne pouvais pas abandonner Issa à sa tristesse ni le laisser se dessécher à la suite de son frère, de sa sœur et de sa grand-mère. Je rendis mon cœur solide comme la pierre et dis, qui a survécu ne suivra pas le disparu, et je me levai.

[...]

Mariam Dilshad

J'ignorais depuis combien de temps j'étais dans ce cagibi à supplices, appuyée contre les murs pendant des heures, recouvrant un peu d'énergie. Je sentis qu'aucune joie ni faim ni peur ni aucune autre chose dans ce monde ne me ferait à nouveau rire.

J'entendis la voix de mon père qui me rassurait et me disait que je serai en sécurité chez Loumah, mais je ne connaissais pas ce Loumah ; il me dit que je deviendrai l'une de leurs filles, mais je ne voyais pas d'autres filles ici, juste une femme cruelle et des servantes complices ; il me dit qu'elles prendraient soin de moi, que je n'aurai plus faim, mais je ne voyais personne s'occuper de moi et goûtai même à la faim comme jamais auparavant.

Je lui demandai, en échange de quoi ? Il me répondit, rien. Je ne comprenais pas sa réponse : tout ce que j'avais fait dans ma vie avait toujours été en échange de quelque chose.

Dans l'après-midi, Ma Mawizi revint et m'emmena me laver. Je la suivis, titubante, mais encore assez forte pour maudire en moi-même Tawous et la femme aux sabots et aux chaînettes à clochettes, je fulminai contre eux, leur souhaitai une mort immédiate et atroce, et je maudis mon père qui m'avait abandonnée là et ne venait pas s'enquérir de moi, je maudis Ma Mawizi, je maudis Sanjour Jom'a, et toutes les personnes qui avaient croisé ma route avant mon arrivée chez Loumah. En mon for intérieur, je jurai en baloutchi et en arabe, avec toutes les injures que les quartiers et le creux de la vallée m'avaient apprises, des injures façonnées par la pauvreté et proférées par la faim et l'oppression.

[...]

Abdel Latif Loumah

Je la vis courir à la suite de Fardous et s'arrêter derrière elle, tête baissée. Une enfant, à peine âgée de dix ans.

D'où l'avaient-ils ramenée ?

Quelle famille avait bien pu l'abandonner, n'espérant rien d'autre que de savoir qu'elle trouverait quelque chose à se mettre sous la dent ?

Nous avons cessé depuis longtemps d'accepter les nouvelles bouches à nourrir qui entraient chez nous pour se mettre à notre service. La situation n'était plus comme avant, Mascate sortait à peine d'une guerre qu'elle plongeait dans une autre et, entre les deux, ce n'était que révoltes tribales et périodes de sécheresse et de disette. Quant aux Anglais – pourquoi Dieu ne tuait-il pas les Anglais – ils asphyxiaient l'activité des ports : un jour ils interdisaient le commerce d'esclaves, sous prétexte de satisfaire la voix de leur bonne conscience – surtout quand ils voyaient leurs colonies se remplir de ces esclaves – et le lendemain ils restreignaient le commerce d'armes, de crainte que les révoltes engloutissent leurs colonies. Un jour ils réparaient, le lendemain ils abîmaient, un jour ils autorisaient, le lendemain ils interdisaient.

Ils contraignaient Mascate à délaissier ses ressources, en contrepartie de maigres dédommagements. Le tout au nom de principes dont le seul but réel était de protéger leurs intérêts.

Mais, d'où venait cette petite ? Comment s'appelait-elle ?

[...]

Dilshad

De ma vie, je n'avais possédé qu'une seule dishdasha. Ma Halima l'avait cousue pour moi, pour mon mariage. Elle était coupée dans un tissu délicat, du « sansouni », m'avait-elle dit. Elle avait ajouté qu'elle le gardait pour Issa ou Hussein, mais ce dernier étant mort et Issa ne comptant pas se marier prochainement, elle ne voyait pas d'inconvénient à l'utiliser pour moi. Il aurait été tout à fait inconvenable pour un homme de se marier seulement couvert d'un *izar*³ et d'un qamis à une femme, elle, parée de tous ses atours.

La dishdasha m'avait presque procuré autant de joie que Nourjihan. Les hommes m'en avaient revêtu avec grand honneur, après m'avoir frictionné la peau avec une loufa de palmier râpeuse et m'avoir frappé dans le dos les uns après les autres. Ces tapes ressemblaient à une vengeance, comme s'ils voulaient me faire payer le prix des efforts déployés pour enlever de mon corps les couches de terre et de crasse accumulées.

Ce fut cette même dishdasha que je portai à l'enterrement de Nourjihan, ainsi que le jour où j'emmenai Mariam chez Loumah. Mais quand je revins de l'hôpital des missionnaires, elle avait disparu. Quelqu'un avait dû en avoir besoin pour son propre mariage, ou s'en était revêtu pour aller au cimetière, au tribunal, ou peut-être en prison.

Quand j'étais monté dans le bateau, je ne portais qu'un haillon noué à ma taille, et j'étais resté ainsi jusqu'à notre arrivée à Sour.

Le batelier, qui n'avait manifesté qu'indifférence et cruauté sur le quai du port à Mascate, et qui avait visiblement perdu toute sa patience durant le trajet jusqu'à Sour, paraissait de bien meilleure humeur après ces quelques jours passés dans sa famille, au point que, lorsque le bateau commença à s'éloigner de Sour, il me fit signe d'approcher, chose inédite de sa part, car il était plutôt du genre à passer devant moi en braillant ses ordres sans même me remarquer, comme s'il ne me voyait pas, alors que je me trouvais souvent dans son passage à récurer le pont du bateau.

Je m'approchai de lui, et il me donna un qamis. J'hésitai un peu, mais il me fit signe avec la tête de l'enfiler, alors je le dépliai face à lui, ne pouvant y croire, et l'enfilai rapidement, comme s'il risquait de le reprendre si je prenais trop mon temps.

³ Pagne traditionnel porté par les hommes, fait d'une seule grande pièce nouée à la taille.

Le qamis n'était pas neuf mais il était propre.

Ce que je ressentis était proche de la joie, oui de la joie, que je n'avais alors connue qu'une seule fois, lors de mon mariage avec Nourjihan. Le reste du temps, je n'avais ressenti que des demi-joies. Tout, après Nourjihan, n'avait été qu'à demi.

À ce moment-là, j'aurais voulu rire, mais même le sourire qui me montait jusqu'aux yeux ressemblait plus à un sanglot. C'est avec ces yeux larmoyants que je regardai ceux de l'homme. Lui resta là, à m'observer enfiler le qamis et lisser de ma paume le tissu sur la poitrine. Quand je relevai les yeux vers lui, il se détourna et s'en alla.

Jusque là, mon travail consistait à nettoyer le bateau ; je mangeais avec les marins le riz que Freich bin Salim, le cuisinier du bateau, puisait dans sa grande marmite et déposait dans de grands plats, et sur lequel il versait le bouillon de poissons pêchés par les marins. Nous étions très nombreux sur le bateau, pourtant c'est sur ce pont que je me sentis pour la première et seule fois de ma vie rassasié.

Une fois le bateau lancé en pleine mer, le batelier me convoqua et m'ordonna de me mettre au service d'un monsieur aveugle, que son fils accompagnait se faire soigner à Bombay. Je compris que c'était un proche du batelier, et à voir les vêtements propres dont son fils et lui étaient revêtus, la belle dague syrienne qu'il portait à la ceinture et la *saba 'iya*⁴ sur son épaule, je saisis que c'était un homme riche.

[...]

⁴ Étole traditionnelle portée par les hommes sur une seule épaule généralement.

[...]

Sur le chemin entre Waljat et la Grande Porte, je croisai Farid Abdallah al-Zawawi, Hassan Abdel Rassoul al-Masqati, Youssef bin Hachem al-Taywani et Saleh Dadallah.

Ils avaient tous été avec moi à l'école d'al-Zawawi, avaient tous appris de manière plus ou moins approfondie le commerce, étaient tous insatisfaits de la situation du pays, voyaient tous leurs commerces impactés par la récession, et étaient tous favorable à ce que le sayyid Taïmour cède le pouvoir à son fils Saïd. Mais nous savions aussi tous que la seule issue aux problèmes du pays était que le sayyid Saïd s'approprie le contrôle des finances de Mascate et se libère du poids de l'autorité anglaise dans les prises de décisions.

Plongés dans notre conversation, nous marchâmes jusqu'à la maison du sayyid Nader, où nous trouvâmes tout un groupe de commerçants indiens, ainsi que de commerçants et notables de Mascate. Nous fîmes route ensemble jusqu'à la maison de Barza, mitoyenne au palais royal.

Quand nous entrâmes, le sultan et son invité n'étaient pas encore là. Le majordome nous indiqua les sièges sur lesquels nous devions nous asseoir, à côté des oncles, des frères et des notables du sultan. Nous nous assîmes à droite de l'assemblée, tandis que les commerçants indiens étaient sur la partie gauche.

Nous nous mîmes à discuter, quand le sayyid entra suivi de son invité et d'un rang d'officiers de la marine anglaise. Nous cessâmes alors de parler pour leur faire accueil ; il m'apparut clairement que le sultan avait volontairement précédé d'un pas son invité et ceux qui l'accompagnaient pour leur entrée.

Le sultan nous salua d'un discret signe de la tête et d'un petit sourire à peine visible, puis il s'assit sur le trône à côté du drapeau rouge du sultanat d'Oman. Quant au colonel anglais, il était assis au premier rang de l'assemblée, sur un trône plus petit à côté du drapeau de la Grande-Bretagne à la croix rouge orthogonale entremêlée au fond bleu.

C'était la première fois que je rencontrais le sultan, pour qui je n'étais, je crois, qu'un nom renvoyant à ce qu'Ahmed Fadhl Loumah avait laissé derrière lui : une histoire misérable, une fortune et un commerce. Pour ma part, je m'étais déjà fait une idée de lui à partir de ce qu'on disait sur l'éducation qu'il avait reçue en Inde et à Bagdad – où le sayyid Taïmour l'avait envoyé –, mais également de ce

que nous avions constaté de lui lorsque son père l'avait nommé Premier ministre et lui avait délégué la gestion des affaires de Mascate quand il s'était absenté pour de bon en Inde, et enfin de cette confiance absolue qui poussa un jour un sultan à céder volontairement son trône à son fils sans qu'il soit question d'héritage ni de trahison, sans que les couloirs du palais ne voient couler la moindre goutte de sang.

S'agissait-il réellement de confiance ? Ou bien l'homme s'était-il lassé du trône, du pouvoir, des Anglais, des complots, des tribus à apaiser et de la vie stagnante de Mascate ? Ou peut-être était-ce dû à des accords et traités conclus par ses ancêtres avec les Anglais, et à des dettes contractées qui ne pouvaient être remboursées que par de nouvelles dettes ?

Au bout de quelques instants, nous vîmes les deux hommes tenir une discussion et échanger des politesses inaudibles à nos oreilles, puis l'Anglais se leva et prononça quelques mots – Dieu sait que j'en compris bien peu, mais je vis le sayyid Saïd acquiescer de la tête.